

Jean ECHENOZ – *Cherokee* (1983)

1.

Un jour, un homme sortit d'un hangar. C'était un hangar vide, dans la banlieue est. C'était un homme grand, large, fort, avec une grosse tête inexpressive. C'était la fin du jour.

L'homme était vêtu d'un pull-over tricoté à la main, à rayures jaunes et rouges, sous un imperméable en feuille plastique souple, opaque, avec des côtes impressionnées imitant un tissage de gabardine. Un petit chapeau de pluie s'étalait comme un poisson plat sur le sommet de son crâne. Il venait de dormir cinq heures d'affilée au fond du hangar, et maintenant il marchait en jetant de fréquents regards à gauche, à droite, derrière lui. Il se méfiait. Il avait volé la veille une somme importante, il craignait d'être reconnu, il ne voulait pas qu'on l'arrête ; il ne voulait pas qu'on lui reprenne l'argent.

Non loin du hangar, dans un bar-tabac, sur une carte fixée près du percolateur, des dessins figuraient des sandwiches, des omelettes, du fromage en tranches. L'homme regarda longuement ces dessins. Il aimait les images des choses, il y était plus sensible qu'à leurs noms, depuis la veille qu'à leur prix. Il se retourna vers la salle où ne se trouvaient que trois consommateurs, deux qui s'embrassaient et un tout seul très vieux, puis il commanda un hot-dog et un gruyère-assiette.

— Ensemble ? demanda le garçon.

Sans répondre, l'homme dit qu'il voulait aussi un tango-panaché. Il attendit debout, l'une de ses grosses mains pesant sur le comptoir du bar, jetant toujours ses coups d'oeil alentour. Le garçon le servit avec trois mots de circonstance, ceci pour monsieur et voilà, bon appétit, mais à cela l'homme ne répondit pas non plus, même pas merci ; cet homme s'exprimait peu. Il mangeait rapidement, par grosses bouchées, il reprenait des forces. Il vida d'un trait sa boisson rose, posa un billet devant lui, sortit sans attendre sa monnaie, se remit à marcher.

Un moment il voulut savoir l'heure ; sa montre indiquait trois heures vingt, c'était invraisemblable : l'homme situait ce moment entre dix-neuf et vingt et une heures. Il n'aurait pas pu dire la date du jour qui allait finir, il pensait juste qu'on était en novembre. Il porta la montre à son oreille, la remonta brutalement, défit la boucle du bracelet, secoua la montre dans son poing, l'ausculta encore puis la jeta devant lui, l'écrasa comme une blatte en accélérant le pas.

Peu de monde autour de lui, peu de véhicules ; une fois une voiture de police, et l'homme fort s'était poussé dans une entrée d'immeuble, contre une haute poubelle amplifiant les grognements hâtifs et hargneux d'un chat dans une carcasse. Plus loin, plus tard, il dépassait une station-service très éclairée : dans une cabine de verre somnolait un veilleur en combinaison blanche et casquette à pois, terrassé sur le bureau, comme piétiné par le grand cheval ailé rouge derrière lui. Juste après se dressait un grand portail en fer près duquel stationnaient trente personnes des deux sexes, en couples, en groupes, vêtus de couleurs vives qui tranchaient la nuit par instants. L'homme franchit le portail après lequel s'élevait dans l'air un escalier métallique étroit, surplombant un terrain qu'on devinait vague, vers un gros bâtiment de béton neuf, à peine sec. En haut des marches, quelqu'un dans une guérite demanda soixante francs à l'homme fort, qui traversa ensuite une sorte de hall sans apprêt, avec des traînées de ciment frais sur le sol, des reliefs de coffrages sur les murs, et encore quelques groupes et couples. On ne parut pas le remarquer malgré sa corpulence, son vêtement, sa démarche, son chapeau comme une limande, son air de brute.

Ensuite il fallait descendre un nouvel escalier, large et très profond, rectiligne, qu'éclairait à peine sur sa longueur une rampe de néon vert. Une musique violente enflait, montait vers l'homme. Au bas des marches elle était à son comble, rendue abstraite par son monstrueux volume de stridence et de cris, de grosses caisses comme des machines-outils roulant dans une bétonnière d'ogre dont on percevait le rire affreux dans le tumulte. C'était une étendue sombre, vaste comme un stade, constamment striée de rais de couleurs violentes, nerveuses, qui s'agitaient parfois de tremblements stroboscopiques en balayant la surface de l'espace où mille personnes dansaient.

L'homme se fit une place contre un bar balisé de lampes sourdes. Il y avait de la presse, les tabourets étaient tous pris, un double ou triple rang buvait debout. L'homme demanda un tango-panaché. Un barman au regard dur lui tendit une carte des boissons où ne figurait pas ce mélange. Ils échangèrent deux ou trois gestes et l'autre lui apporta une bière d'importation, puis il voulut être payé tout de suite. L'homme fort chercha un nouveau billet dans sa poche, en vain, puis il fouilla son autre poche, en retira une grosse liasse de grosses coupures, liées par un gros élastique, sous l'œil dur et soudain attentif du barman. Il paya, empocha la monnaie, se retourna, s'adossa au comptoir, et maintenant il allait boire lentement cette bière en regardant les gens qui dansaient, les femmes qui dansaient.

Juste à côté de lui se tenait sur un tabouret un homme de haute taille, un peu plus grand que l'homme fort lui-même, qui était pourtant grand et fort. L'homme de haute taille était seulement grand, il se prénommait Georges et son nom était Chave. A l'inverse du fort, il était tourné vers le bar, son verre posé devant lui, et il considérait

machinalement le barman qui prenait les commandes, dosait les liquides, discutait dans ses moments de répit avec un jeune homme pâle aux tempes rasées, vêtu d'un blouson de daim frangé, assis à l'autre bout du comptoir.

Et maintenant qu'il avait un instant, le serveur parlait encore au jeune homme en désignant l'homme fort du regard. Il semblait parler à voix basse mais, malgré la musique, le jeune homme paraissait comprendre : il glissa de son tabouret, remonta calmement la ligne des buveurs pour s'approcher de l'homme fort, très près, et lui dite quelque chose que Georges Chave ne put entendre.

L'homme fort sursauta, voulut reculer, se heurta au comptoir. Le jeune homme remua encore les lèvres et puis, subitement, caché entre eux parmi la foule obscure et le bruit, Georges Chave vit luire un rasoir dont la lame réfractait un faisceau fugitif de leur jaune. Sous l'action d'on ne sait quoi, il y eut alors un mouvement de foule et Georges Chave heurta brusquement l'homme fort qui trébucha et que le jeune homme voulut retenir en se baissant à portée de Georges Chave, lequel alors balança sèchement sa jambe pour écraser son pied sur le nez du jeune homme qui se mit à crier quelque chose d'inaudible en portant ses deux mains vers son visage, le rasoir allant se perdre sous les semelles des danseurs. L'homme fort regarda brièvement l'homme grand, puis s'éloigna du bar en courant vers l'escalier, se frayant un brutal passage de sanglier à travers les femmes qui dansaient. Georges Chave courut après lui, le rejoignit dans le hall.

— Qu'est-ce qui se passe, demanda-t-il, vous avez besoin d'aide ?

L'autre le considérait, les yeux grands ouverts, immobile.

— Crocognan, fit-il. Crocognan.

Crocognan, ce n'est rien, ce n'est pas un nom, cela ne veut rien dire. Mais cela recula d'un pas, d'un autre, plus vite, se tourna, disparut, et le nommé Georges Chave redescendit l'escalier, se remit au bar. Le barman le servit sans manière particulière, le jeune homme au rasoir avait disparu, c'était comme si rien ne s'était passé. Georges quitta l'établissement vers six heures du matin, et un peu plus tard il mangeait des croissants dans un café du boulevard Magenta, et vers sept heures et demie il passait place de la République, devant la caserne de pompiers où parfois s'installent des voyantes dans des roulottes. Il y en avait justement deux, l'une était ouverte. Il frappa à la porte.

— Rare, les hommes qui consultent une voyante, dit madame Tirana, surtout à cette heure-ci. Entrez.

Elle proposait plusieurs techniques, Georges opta pour la boule. Mais aussitôt assis, la fatigue de sa nuit l'envahit sans prévenir et d'un instant à l'autre il respirait régulièrement, les yeux fermés, la tête ballant doucement d'un côté. La voyante leva les yeux de sa boule, regarda Georges, puis à nouveau la boule en fronçant les sourcils, puis Georges encore puis la boule derechef, pensive, deux doigts sur le menton. Tant pis, je lui dis, marmonna-t-elle en se levant. Elle contourna la table, s'approcha du fauteuil, se pencha vers l'homme endormi.

— Vous ferez une rencontre, souffla-t-elle doucement dans son oreille. Et vous partirez en voyage, un petit voyage. Et puis vous allez gagner beaucoup d'argent.

Georges grogna un peu en se tassant dans le fauteuil. La voyante posa sur lui un regard attendri, sur ses jambes un plaid, puis elle quitta sa roulotte silencieusement, sans claquer la porte, pour frapper à celle de la roulotte voisine où sa consœur la fit entrer, lui prépara un peu de café dont elles examinèrent le marc.

Il était une fois deux hommes nommés Ripert et Bock, ce genre de grand maigre et de petit gros qu'on ne présente plus. Ils étaient tous deux vêtus de complets sombres et bien ajustés, Ripert pour paraître plus grand, Bock pour sembler moins gros. Ce dernier arborait une large cravate crémeuse sur une chemise en tergal chocolat, ce qui lui donnait une allure confuse de souteneur et de petit déjeuner. Ripert portait un polo bleu ciel pur coton, dont le col ouvert laissait paraître une petite chaîne en or avec une minuscule médaille pieuse ; dans son genre, un autre genre, il avait également l'air d'un souteneur. Pourtant, ils n'exerçaient pas cette profession. Ils se tenaient face à face, chacun derrière un bureau, et buvaient de la vodka verte fabriquée en France dans des gobelets de carton. Ils se taisaient. Ils étaient pensifs.

Sur leurs bureaux il y avait des journaux, des ciseaux, des coupures de presse, puis des photographies, des lettres, des photocopies de lettres, puis des cendriers, des lampes, des téléphones, puis des crayons, des clefs, des boîtes de bière vides, des carnets, des paquets de cigarettes, des briquets jetables. La pièce était très sombre. C'était l'ancien salon d'un grand appartement converti en bureaux, avec encore la cascade poussiéreuse d'un lustre hors d'usage au plafond, et le lest colossal d'une cheminée en marbre blanc sculptée par un esprit retors, comme une meringue mutante. Aux murs jaunes étaient punaisés un calendrier publicitaire, offert par les établissements Smetana, ainsi qu'un plan de Paris-banlieue. Près de la porte, un rayonnage en latté prenait de la flèche sous les annuaires, les cartes routières, l'édition 1976 du guide Michelin, des dossiers et des catalogues, quelques romans d'espionnage et revues de bandes dessinées pour adultes, la biographie de Dostoïevski par Henri Troyat et un numéro spécial de revue d'automobile consacré aux petites japonaises.

Ils étaient pensifs. Ils buvaient sans se regarder. Lorsqu'une voix cria quelque chose de l'autre côté d'un mur, ils se levèrent. Ils poussèrent une porte. Bonjour, chef, dirent-ils. Bonjour, dit leur chef. Ils s'assirent.

— Les affaires reprennent, annonça le chef. Spielvogel vient d'appeler et Degas a confirmé ce matin. Nous

restons également sur le Polneux. Où est Brigitte ?

— A Sainte-Geneviève, répondit Bock.

— Parfait, dit le chef, elle s'occupera du Polneux. Ripert rencontrera Degas dès que possible, et Spielvogel vous attend dans une heure, Bock. Reste cette histoire de testament, ça traîne, ça traîne. Vous avez fini par trouver quelque chose ?

— Tout le monde est mort, dit Ripert d'une voix plaintive, les héritiers sont morts sans laisser d'héritiers. Il n'y a plus de famille, la maison est vide, les archives ont brûlé, c'est foutu.

— Pour moi, exprima Bock, ça ne sert à rien de cher cher.

— Je sais, dit le chef, mais le notaire continue à payer.

— C'est vous le patron, rappela Bock. Mettez donc Brigitte sur l'affaire, i mi-temps.

— Mais puisqu'elle va s'occuper du Polneux, s'écria le chef. Le client paie un service, n'est-ce pas, c'est la moindre des choses qu'il en ait un peu pour son argent. C'est quand même incroyable, voilà que nous manquons de bras.

— Tout est foutu, répétait Ripert. C'est sans espoir.

— Vous ne voyez pas quelqu'un qui pourrait s'en occuper, insinua le chef. Ça n'est pas compliqué, il suffit de faire semblant. On ne trouve rien, d'accord, mais au moins qu'on ait l'air de chercher. Vous ne voyez personne ?

— Non, dit Bock, je ne vois pas. Et si vous refusiez l'argent du notaire ?

— Pas question, dit le chef.

— Il y a bien mon frère, avança Ripert.

— Pas question, dit le chef.

Il y eut derrière eux un bruit de porte.

— Voilà Brigitte, annonça Bock. Elle connaît peut-être quelqu'un.

La porte du bureau s'ouvrit, mais ce n'était pas Brigitte. C'était un inconnu : il avait frappé, on n'avait pas dû entendre, il s'était permis d'entrer. Il cherchait le directeur.

— C'est moi, reconnut le chef. C'est pour quoi ?

— Je viens de la part de Fernand, dit l'inconnu. Fernand, d'Ivry. Celui des livres. Il m'a parlé de vous pour un travail.

— Ah oui, entrez, dit le chef, asseyez-vous. Je suis Benedetti.

— Moi, c'est Chave, dit l'inconnu.

— Vous tombez à pic, dit Bock en se levant.

Il sortit du bureau, quitta l'immeuble, marcha jusqu'au Châtelet où il prit le métro vers la Concorde, d'où il gagna à pied le quartier de la Chambre des députés dans un bel immeuble duquel, au dernier étage, résidait le docteur Spielvogel.

— C'est idiot d'élever un perroquet tout seul, dit le docteur Spielvogel. C'est cruel, par ailleurs. Tenez, regardez ceux-là. Vous les voyez, là-haut ?

Bock leva les yeux vers le plafond vitré de la volière. Elle occupait la plus grande pièce de l'appartement, très vaste, très haute, envahie par le blanc du ciel, des projecteurs derrière des grilles brillaient sous chacun de ses angles. Dans des bacs se tenaient de grands arbres exotiques dont les branches s'entrelaçaient en hauteur, offrant une diversité de perchoirs vers lesquels les oiseaux s'étaient envolés à l'entrée des deux hommes, comme un grand drap multicolore happé par une tornade. Ils se tenaient maintenant posés, ou bien voletaient d'un appui l'autre en échangeant des piailllements, des cris, des croassements, de curieux craquements. Il y en avait plusieurs dizaines, peut-être cent, peut-être même plus de cent perroquets, uniquement des perroquets. Le docteur agitait son doigt vers un point de la meute aviaire :

— Des inséparables, vous savez, ce sont les plus connus. Généralement on les sépare, vous imaginez la suite.

Il régnait une chaleur terriblement humide dans la volière, l'air manquait, Bock suait, les fibres synthétiques de sa chemise lui piquaient et brûlaient la peau. Il rejeta sa veste pliée sur son épaule.

— Un animal grégaire, insista Spielvogel.

— Ils parlent tous ?

— Plus ou moins. Ils répètent ce qu'ils ont appris chez leurs anciens propriétaires, quelquefois ce que je leur enseigne. Vous savez ce que conseille Pline pour apprendre à parler aux perroquets ? Pline l'Ancien, n'est-ce pas !

— Mh, fit Bock.

— Il dit de leur taper sur la tête avec un bâton aussi dur que leur bec. (Il rit, Bock pas.) C'est vrai qu'ils ont le bec dur. Ils m'ont bousillé trois installations, déjà.

Un volatile s'était posé sur une branche basse près du docteur, pour l'écouter parler. Son bec était orange, sa tête bleu canard percée d'un oeil rouge sang, son cou vert tilleul prolongé d'émeraude, sa gorge citron, son ventre lie-de-vin, ses ailes roses à franges violettes au long desquelles un reflet bleu marine se défaisait progressivement

en gris pigeon.

— Lorique de Swanson, indiqua le docteur. Pas du tout le genre d'oiseau dont je veux vous parler. Entrez. Par là.

Protégé par un fin grillage pour parer aux déjections, un salon Directoire était serré dans un coin de la volière, comme une petite cage où les humains pouvaient se poser.

— Il s'agit d'un perroquet Morgan, dit Spielvogel en s'asseyant. Vous connaissez les perroquets Morgan ?

— Pas autant que je voudrais, avoua Bock.

— Bien sûr, c'est un oiseau très rare, il faut que je vous explique. Ecoutez.

Bock écouta : la population des perroquets se divisait en soixante-dix-neuf genres, trois cent vingt-cinq espèces et huit cent seize sous-espèces ; elle se répartissait en sept familles, notamment les nestors et les amazones, les perruches et les cacatoès, quelques variantes annexes et enfin les perroquets proprement dits, parmi quoi le perroquet de base, le perroquet à l'état pur, psittacus originel : un individu gris, terne, extrêmement beau parleur, dont on ne connaissait que trois sous-espèces blotties dans des coins de brousse entre le fleuve Congo et le fleuve Sénégal.

Plus exactement, on croyait ne connaître que celles-ci jusqu'à l'apparition du perroquet Morgan, représentant une quatrième sous-espèce inconnue avant sa découverte, quinze ans auparavant, par le célèbre ornithologue Morgan, d'où son nom. Le perroquet de Spielvogel était l'un des deux oiseaux dont s'était emparé l'ornithologue, après lesquels aucun individu de sa catégorie n'avait pu être capturé, ni même observé. A son cousin près, il était unique en son genre. Il coûtait une fortune.

— Je comprends, dit Bock. Ce Morgan, c'est un ami à vous ?

— Un ancien ami, rougit le docteur, rien à voir avec notre affaire.

— Et s'il est mort, cet oiseau, dramatisa Bock, supposez qu'il soit mort. Il faut bien qu'il meure un jour.

— Ils vivent vieux, vous savez, dit Spielvogel.

Un nasiterne avait ainsi tenu cent six ans au zoo de Londres, et un grand cacatoès à huppe jaune s'était éteint à Gloucestershire à l'âge de cent vingt. Bon, dit Bock, passons. Les faits.

Les faits : dans la soirée de mardi, le docteur Spielvogel avait passé un moment dans la volière en compagnie de quelques invités, collègues insoupçonnables flanqués d'épouses insoupçonnables. Bock nota quand même leurs noms.

— Nous avons parlé un moment avec lui, se rappela le docteur. Une pièce incomparable. Depuis quatre ans qu'il était là, il avait appris un bon millier de mots, pas mal, non ? Avec moi surtout, il s'exprimait énormément.

— Je comprends, répéta Bock. Et après ?

— Mercredi matin, il n'était plus là. Je suis très affecté par cette perte, j'étais très attaché à cet oiseau. Je crois qu'il m'aimait lui aussi. Vous connaissez sans doute cette thèse, si souvent exprimée, selon laquelle les perroquets mâles s'attachent aux femmes et les femelles plutôt aux hommes.

— Ah non, fit Bock.

— Peu importe, elle est fautive. Grzimak l'a prouvé en 49. D'autres questions ?

— Oui, dit Bock, quelques-unes.

Mais il n'y avait aucune trace d'effraction, aucune lucarne oubliée, aucun mobile plausible chez aucun domestique, aucune menace, aucun ennemi, aucun soupçon, aucune idée.

— Bon, on va voir ça, conclut Bock en se levant.

— Vous auriez peut-être une photographie de l'animal ?

Sitôt qu'il fut parti, les perroquets quittèrent les hautes branches et s'abattirent sur Spielvogel comme sur un ami, un épouvantail inversé soudain couvert de perruches discolorées, tricolorées, multicolorées, de loriquets à double œil, croupion vert, crête bleue, de loris à calotte rose et tête de prune, poitrine pourpre et bonnet pâle, d'amazones au front mauve, d'inséparables masqués.

Vers onze heures, Bock remontait la rue Saint-Denis vers le passage Brady qui s'ouvre de l'autre côté sur le boulevard de Strasbourg, et où les bureaux de Benedetti occupaient l'étage noble d'un immeuble maigre, équipé d'un ascenseur pour une personne et demie. Sur la porte était vissée une plaque émaillée où se lisait le mot Contentieux. Ripert n'était plus là, ni le chef, ni l'inconnu de tout à l'heure. Seule Brigitte se tenait au standard, dans l'entrée, examinant un document à l'aide d'une loupe derrière laquelle se leva vers Bock son œil énormément maussade.

— Alors, fit Bock, ça avance, le Polneux ?

Puis il s'assit et feuilleta un ancien numéro de Science et Vie en attendant Ripert. Ce dernier, à midi moins dix, parut et demanda quoi de neuf. Pas plus, dit Bock, une histoire d'oiseau à la con. Allons manger, proposa l'autre. Bock se leva, ils sortirent. Et le Polneux, ça marche ? fit Ripert en passant devant Brigitte.

Il y avait du merluchon avec des pommes à l'eau. Bock exposa le cas Spielvogel et projeta d'aller faire un tour dans les zoos, chez les marchands d'animaux du quai de la Mégisserie, peut-être au marché aux oiseaux de l'île de

la Cité, dimanche. Ripert objecta que ça ne donnerait sûrement rien, mais Bock assurait qu'il fallait essayer. Les objets se retrouvent toujours à leur place naturelle, prétendit-il, du moins ils y séjournent nécessairement, à tel ou tel point de leur cours sublunaire, mais Ripert dit qu'il ne fallait pas le courir avec ces histoires. Va carrément voir au Congo, si c'est ça.

Plus tard, au Jardin des Plantes, passé un moment dans le quartier des oiseaux, Bock acheta des cacahuètes dont il voulut nourrir les singes — mais les singes ne voulaient pas de ses cacahuètes, ils les lui renvoyaient habilement à travers les barreaux, c'était Bock qui dut les manger. Puis il voulut voir un éléphant, mais il n'y avait pas d'éléphant pour le moment. Dans le pavillon en rotonde où d'ordinaire logeaient les pachydermes, une odeur intenable ne contenait que des bêtes modestes, peu exotiques, peut-être oubliées, rencognées dans leurs geôles. Bock sortit, respira, s'assit sur un banc. On était en semaine, il faisait gris et froid, le jardin n'était peuplé que de vieilles personnes et d'enfants en bas âge, avec des mères et des chômeurs. Soudain le ciel couvert redoubla d'épaisseur, une lueur sombre tomba comme la nuit sur les choses, du vent fit courir quelques objets légers à la surface du sol : signes avant-coureurs d'une averse qui déferla en effet aussitôt, avec fougue. Bock courut vers un petit groupe spontanément formé sous le couvert d'un large épicéa. Il s'essuya le visage de sa manche mouillée, croisa les bras, frictionna ses épaules sans un regard vers les vieillards et les enfants qui tremblaient d'enthousiasme devant la pluie violente. Il remonta le col de sa veste.

Jean Echenoz, *Cherokee*, Minuit, Paris, 1983.

© 1957 by LES ÉDITIONS DE MINUIT